

Une heure plus tard, il y avait grand émoi dans la demeure d'ordinaire si tranquille de Monsieur Lausier. Un agent de messageries venait d'y apporter une dépêche conçue en ces termes lapidaires :

“Ne vendez pas “grand coteau.”

JEAN.

La surprise est extrême dans la famille. Sans mot dire, le vieux père tourne et retourne le laconique billet comme pour le forcer de s'expliquer. François et sa mère s'attardent dans de longs commentaires sur la signification de ces quelques mots.

“C'est bien clair, conclut le bon sens maternel, cela veut dire que Jean nous revient pour s'établir sur le bien que nous allions vendre. Je savais bien que les choses en viendraient là : ça sentait le découragement sur ses dernières lettres. Mais puisqu'ils nous reviennent faisons lui bien grande la place au foyer.”

* * * *

Peu de jours après, la grosse voiture de la ferme ramenait de la gare le pauvre Jean, l'enfant prodigue de Thomas Lausier.

Le jeune homme fut tout surpris de l'accueil chaleureux qu'on lui réservait. Il revenait “honteux et confus” comme un grand coupable et voilà qu'on l'accueille comme un fils tendrement aimé qu'on n'a pas revu depuis des années. Il tente bien d'exprimer son sincère repentir, mais on ne lui laisse guère le temps de parler.

“Chut, dit la bonne madame Lausier, il n'est plus question de ces choses-là. Tu es revenu : c'est l'essentiel. Mais comme tu es amaigri ! n'avais-tu rien à manger là-bas ? Serais-tu malade ?

—Oh ! ce n'est rien, maman, je suis seulement un peu fatigué ; mais je suis sûr que le bon air de chez nous va me remettre... car je suis définitivement revenu à votre tendresse et à la terre...”

Le jeune américain exultait et avait peine à tenir en place. Vers le soir, il prit son père à part : “Papa, dit-il allons au bocage.”

Le bocage, c'était un joli bosquet situé à peu de distance de la maison et que le père Lausier conservait avec un soin jaloux. Jean en avait gardé un excellent souvenir : il s'y était bien amusé dans son enfance avec ses petits amis du voisinage à cueillir des fruits dont sa maman faisait de si délicieux desserts.

Il s'amuse à détailler avec une exubérance toute juvénile des lieux chéris, témoins de son heureuse enfance. Ici c'est un grand merisier encore fécond que Jean prend plaisir à soulager de quelques grappes de “petites merises” toujours succulentes comme autrefois. A côté, bouleaux et sycomores s'unissent amicalement pour former une ombreuse frondaison où il faisait si bon de venir se rafraîchir après une bonne matinée de fanage.

—“Mais te voilà qui retombes en enfance, dit tout à coup son père, regarde donc plutôt comme nous en

avons fait du travail. Tu vois ce beau champ d'orge près du russeau : avant ton départ, si tu te souviens, il ne poussait que du mauvais foin dans ce terrain. Avec l'aide de François, je l'ai “éroché” et, à force de labours, j'en ai fait un de mes meilleurs fonds de terre...”

Jean écoutait avec intérêt les propos du vieux terrien. Plus que jamais il y reconnaissait l'âme agreste et expansive qui caractérisait sa famille. Et lui, il avait renié cette mentalité familiale pour aller vivre à l'étranger comme un vil mercenaire... Oh ! combien il regrettait maintenant de s'être laissé entraîner dans une si sottise escapade !

Le père interrompit le cours de ses réflexions moroses : —“Qu'as-tu donc maintenant ? On dirait que tu vas pleurer ! Alolns, c'est le temps de jouir : regarde comme nous avons une belle vue d'ici.”

De fait, le panorama est superbe dans ce petit coin de patrie. Le soleil est déjà disparu bien loin derrière les Laurentides, et ses rayons aurifiques semblent quitter bien à regret les nuages légers qui l'ont escorté jusqu'à l'horizon moiré. Du côté de la plaine, Jean peut admirer l'alignement à perte de vue des moyettes de foin fraîchement coupé qui prennent des formes fantastiques dans le clair-obscur du jour tombant.

Au reste, son oreille est captivée par le murmure confus qui caractérise le crépuscule dans les lieux solitaires : bruissement infini des feuilles, trotinement vif et léger d'un écureuil qui rentre au logis, charmant babillage de quelques oiseaux qui s'attardent dans leur hymne vespéral, enfin ces mille bruits à peine perceptibles qui sont la respiration de la nature sommeillante.

Puis le jeune homme portait ses regards de l'autre côté où l'on distinguait encore la maison et tout le haut de la terre des Lausier... Là était le fameux “grand coteau”, et Jean le considéra longtemps avec complaisance.

—“Père, dit-il, tout cela est superbe ; et j'avoue que je n'ai jamais vu de si beau spectacle dans la riche splendeur des villes américaines... Mais à propos du “grand coteau”... êtes-vous toujours décidé à le vendre ?

—Qu't veux-tu dire ? pourquoi le vendrais-je maintenant que tu es revenu ?

—Alors vous voulez bien me reprendre avec vous comme votre fils d'autrefois, et je resterai avec vous ?

—Mais oui, il est bien entendu que tu restes. Désormais François ne sera plus seul pour la culture. Quant à moi, j'aurai le bonheur immense de conserver intacte la bonne vieille terre qui nourrit depuis si longtemps la famille Lausier.

—Oh ! merci papa, que vous me rendez heureux !”

Le père et le fils se donnèrent la main, et une chaleureuse étreinte scella la renaissance définitive de l'âme paysanne dans le cœur de l'enfant prodigue.

Et lentement, comme pour reprendre son domaine pas à pas, Jean Lausier alla prendre le repas de famille dans la vieille demeure ancestrale qu'il ne devait plus abandonner.

Gérard CARON.